

8

# L'ÉCARTÉ,

OU

UN LENDEMAIN DE BAL,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

*K*  
PAR MM. J.-A. JACQUELIN, OURRY ET A.-B. ;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
DU VAUDEVILLE, LE 25 SEPTEMBRE 1822.

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 50 c.  
~~~~~

PARIS,  
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,  
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

~~~~~  
1822.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

|                                                                                                                                   |                                |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------|
| <b>DURIVAGE</b> , riche négociant. . . . .                                                                                        | <b>M. Guillemin.</b>           |
| <b>ARMAND</b> , son fils. . . . .                                                                                                 | <b>M. Lafond.</b>              |
| <b>AMÉLIE</b> , sa fille. . . . .                                                                                                 | <b>M<sup>lle</sup>. Clara.</b> |
| <b>BERTRAND</b> , caissier de M. Durivage.<br>Perruque ronde ; habit, veste, culotte<br>et bas couleur noisette ; des manchettes. | <b>M. Fontenay.</b>            |
| <b>VALCOUR</b> , colonel, ami d'Armand. . .                                                                                       | <b>M. Isambert.</b>            |
| <b>JOSEPH</b> , domestique de la maison. . . .                                                                                    | <b>M. Justin.</b>              |
| <b>PHILIPPE</b> , chasseur du colonel Valcour.                                                                                    | <b>M. René.</b>                |



---

*La scène se passe à Paris, chez M. Durivage.*

## A V I S.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer partie ou tout des susdites Pièces.

**QUOY.**

---

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N<sup>o</sup>. 9.

# L'ÉCARTÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

---

---

*Le Théâtre représente un salon, formant antichambre et communiquant à plusieurs appartemens. Table, papier, plumes et encre, à gauche du spectateur ; à droite, un bureau de banquier, couvert de livres de compte, bords-reaux, etc.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, *seul.*

Il est huit heures et tout dort dans la maison... ce n'est pas étonnant, le bal n'a fini que ce matin ; maîtres et domestiques ont le même besoin de repos ; quant à moi, caissier de M. Durivage, je suis toujours à mon poste.

*Air : Tout ça danse. ( de Porro ).*

Maint banquier, dont cependant  
Chacun vante la richesse,  
Ouvre dit-on plus souvent  
Ses beaux salons que sa caisse.  
Mais qu'ici le jour paraisse,  
Grâce à mes soins diligens,  
Mes yeux, ma porte et ma caisse  
Tout ça s'ouvre en même temps.

M. Durivage n'aime pas plus que moi ces fêtes bruyantes, mais on a une fille, on va la marier et c'est le cas de danser ou jamais. Au reste, il ne faut pas lui reprocher ses plaisirs, ils entrent pour bien peu de chose dans le chapitre de ses dépenses ; des négocians bien moins riches que lui en font ma foi bien d'autres ! Ils risquent leur *omnium*.

*Air : Servantes quittez vos paniers.*

D'un grand crédit,  
Chacun leur dit,  
Que le faste est la route ;  
Mais en régals,  
Fêtes et bals,  
Dieu sait ce qu'il en coûte !

*L'Écarté.*

1<sup>o</sup>

On mange bien  
Plus que son bien ;  
Au bout de l'an ,  
Vient le bilan ,  
C'est en chantant ,  
C'est en sautant  
Que l'on fait banqueroute.

Il n'y a pas cela à craindre dans cette maison , et en fait de réputation , c'est du consolidé. ( *On entend frapper à la porte d'un cabinet* ). Qui peut frapper de la sorte à l'heure qu'il est ?

## SCÈNE II.

BERTRAND, VALCOUR.

VALCOUR, *se frottant les yeux*.

Eh ! Philippe ! .. où es-tu donc , coquin ? Pardon , monsieur , c'est mon chasseur que j'appelais.

BERTRAND.

Eh ! c'est monsieur le colonel Valcour , l'ami de notre jeune maître ! je vous croyais parti depuis longtemps.

VALCOUR.

Je devrais l'être en effet ; fatigué de l'écarté , j'ai voulu pour me distraire , regarder une partie de boston , cela m'a amusé au point que je me suis endormi sur une grande indépendance en cœur.

BERTRAND.

Ce qui m'étonne , c'est qu'après une nuit de bal , vous n'avez pas l'air fatigué.

VALCOUR.

Moi ! je ne danse jamais ; c'est bon pour les jeunes gens qui sortent du collège.

BERTRAND.

Cependant l'orchestre était excellent.

VALCOUR.

Je sais bien , vous aviez Collinet , mais pour un Dilettante comme moi , pour un mélomane , quel supplice ! .. Les plus beaux morceaux d'Haydn , mutilés sans pitié , des airs de Gluck , de Sacchini , de Cimarosa , que dis-je , de Rossini , travestis en chassez , croisez et en queues du chat ! C'est une indignité , une profanation !

BERTRAND.

Et ces messieurs font payer cela comme du neuf.

VALCOUR.

*Air : Du vaudeville d'une visite à Bedlam.*

On vous crie : en avant deux !  
Sur un morceau d'Antigone,  
Le pauvre Œdipe s'étoune  
De se trouver si joyeux,  
On pille maint Opéra,  
Et dans plus d'un bal célèbre,  
Nous voyous de la Gazza  
Danser la marche funèbre.  
Le directeur du Vauxhall  
A, par un trait de génie,  
Trouvé dans Iphigénie  
Une poule pour sou bal.  
Didon fournit au besoin  
Plus d'une walse joyeuse.  
De la Vestale plus loin  
On a fait une sauteuse ;  
Bref, grâce aux progrès de l'art,  
Je conserve l'espérance  
De voir mettre en contredanse  
Le requiem de Mozart.

BERTRAND.

Au moins vous vous serez consolé au reversi, à la bouillotte,  
au piquet.

VALCOUR.

Qu'est-ce que c'est que le reversi, le piquet ? vous me  
parlez là de jeux de vieilles femmes. L'écarté, monsieur,  
l'écarté, je ne connais que cela.

BERTRAND.

Ah ! oui, l'écarté, c'est la mode.

VALCOUR.

Et une mode bien extraordinaire, voilà plusieurs années  
quelle dure.

BERTRAND.

*Air : Du vaudeville des Scythes et des Amazones.*

En tous lieux telle est la marotte  
De la grande société,  
Reversi, boston et bouillotte  
Cèdent le pas à l'écarté. ( bis ).  
Ce jeu commun et pourtant des plus traitres,  
Chez les laquais fut jadis en renom ;  
Nous l'avons vu comme beaucoup de maîtres  
De l'antichambre arriver au salon,  
Arriver ( bis ). au salon.

SCÈNE III.

Les Mêmes, PHILIPPE.

VALCOUR.

Ah ! te voilà , Philippe !

PHILIPPE.

Oui , monsieur , vos chevaux et moi , nous vous attendons depuis quatre heures du matin , et il en est bientôt neuf.

VALCOUR.

Je te conseille de te plaindre ! Si je n'avais jamais eu de plus mauvais bivouac !... adieu , monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Monsieur...

VALCOUR.

A propos , il faut mettre de l'ordre dans ses affaires , je me sens d'humeur à me divertir aujourd'hui : pouvez-vous me procurer ce qu'il faut pour écrire un mot ?

BERTRAND.

Chez un banquier , est-ce que cela se demande ? voici tout ce qui vous est nécessaire. ( *A Philippe* ). Vous dites qu'il est ?...

PHILIPPE.

Neuf heures , juste ; je vais comme le château.

BERTRAND.

Et moi comme la banque.

VALCOUR.

Tenez , monsieur Bertrand , faites-moi le plaisir de remettre ce billet au jeune Armand , dès que vous le verrez.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas. Et vous , allez prendre quelque repos , je vous souhaite une bonne nuit.

VALCOUR.

Ah ça , plaisantez-vous ?.. Vous croyez que je vais dormir... Est-ce qu'on dort aujourd'hui ?

*Air : Un homme pour faire un tableau.*

Le sommeil dans notre pays  
Devient un travers ridicule,  
Auteurs , amans , passent les nuits,  
Jusqu'au jour le banquier calcule.

( 7 )

L'huissier veille pour ses exploits,  
Le joueur pour suivre une chance,  
Enfin, sans les maris, je crois  
Qu'on ne dormirait plus en France.

( *Il sort* ).

## SCÈNE IV.

BERTRAND, *seul*.

C'est un franc étourdi que ce colonel, et ce n'est pas la meilleure connaissance que pouvait faire le fils d'un banquier ; mais quelle affaire si pressante peut-il avoir avec Armand ? je vais le savoir, car le voici.

## SCÈNE V.

Le Même, ARMAND, *préoccupé*.

BERTRAND.

Eh quoi ! déjà levé ?

ARMAND.

Bon jour, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

On vient de me remettre ce billet pour vous.

ARMAND.

Pour moi !

BERTRAND.

Oui, c'est le colonel Valcour qui vous écrit.

ARMAND, *après avoir lu*.

En effet, c'est le colonel... (*d'un air contraint*). Affaire de plaisir, comme vous le pensez bien.

*Air : A jeun je suis trop philosophe.*

Toujours vers moi son goût l'entraîne,  
C'est l'un de mes meilleurs amis.

BERTRAND.

Vous les comptez donc par douzaine ?

ARMAND.

Un si doux espoir m'est permis. (*bis*).

BERTRAND.

De tant d'amis, croyez-moi, bon jeune homme,  
Lorsque l'on veut enfler son bordereau,

On risque bien pour total de la somme,  
De ne rencontrer que zéro.

ARMAND.

Toujours de la morale financière.

BERTRAND.

'est mon genre. Mais avec vous elle est inutile, vous ne faites pas comme cet étourdi de colonel, vous ne jouez pas à l'écarté, vous, et gros jeu surtout.

ARMAND.

Vous avez de moi trop bonne opinion.

BERTRAND.

Non, je ne crains rien pour vous, Armand, vous êtes sage, vous savez faire marcher de front la recette et la dépense... chez vous, il n'y a jamais de déficit.

ARMAND.

Jusqu'ici j'avais à peu près balancé la perte et le gain, mais hier...

BERTRAND.

Eh bien ! hier ?

ARMAND.

J'ai été si maltraité !.. Tenez, mon cher monsieur Bertrand, je veux vous faire ma confiance toute entière, vous me voyez dans un grand embarras, dont vous seul pouvez me tirer... apprenez que non seulement j'ai perdu tout ce que j'avais, mais que je dois encore deux cents louis.

BERTRAND.

Deux cents louis ! quel chapitre de dépense imprévue !

ARMAND.

On n'est pas maître de soi, on veut faire comme les autres, imiter ceux qui sont riches, on craint de rester en arrière...

BERTRAND.

Et l'on s'enfonce dans l'arriéré.

ARMAND.

J'ai recours à vous, mon cher Bertrand, vous m'avez vu naître, je dois compter sur votre amitié.

BERTRAND.

Oui, mais ne comptez pas sur mon argent.

ARMAND.

Vous me refusez ?



BERTRAND.

Vous tirez à vue sur moi , je proteste.

ARMAND , *avec précaution.*

Ne pourriez-vous... emprunter à la caisse pour quelques jours seulement ?

BERTRAND.

Ah ! jeune homme !

*Air : Le magistrat irréprochable.*

A vos yeux je serais blâmable  
Si je voulais vous prendre au mot ;  
Et jamais , sans être coupable ,  
On ne dispose d'un dépôt.  
Je devieudrais l'un des complices  
De votre dangereuse erreur ?  
Ah ! demandez-moi des services  
Qui ne coûtent rien à l'honneur !

ARMAND.

Le colonel m'écrit qu'il a le plus pressant besoin de son argent , et qu'il viendra ce matin même pour le recevoir.

BERTRAND.

Le colonel attendra.

ARMAND.

Pour les dettes du jeu , on n'a que vingt-quatre heures.

BERTRAND.

Vos effets sont à courte échéance. Eh bien ! adressez-vous à monsieur votre père , il est le maître de faire des soustractions à sa fortune.

ARMAND.

Je sais que mon père est bon , mais il est quelquefois sévère , et je crains...

BERTRAND.

Je vous salue.

ARMAND.

Ainsi , votre obligeance...

BERTRAND.

Si le colonel pouvait attendre fin courant ?

ARMAND.

Et vous me plaisantez !... J'ai des amis , monsieur , qui vantent fort peu leur attachement , et qui le prouvent dans l'occasion.

BERTRAND , *lui prenant la main.*

Je vous en fais mon compliment.

*L'Écarté.*

ARMAND.

*Air : La loterie est la chance.*

Oui, c'est leur cœur et leur bourse  
Que je m'eu vais attaquer,  
Une pareille ressource  
Ne peut jamais me manquer.

J'entends la voix de mon père,  
Sur moi, dans cet entretien,  
Tâchez du moins de vous taire...  
Cela ne vous coûte rien.

BERTRAND.

Allez puiser dans leur bourse,  
Vous n'avez rien à risquer ;  
Une pareille ressource  
Ne peut jamais vous manquer.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Oui, c'est leur cœur et leur bourse  
Que je m'en vais attaquer,  
Une pareille ressource  
Ne peut jamais me manquer.

( *Il sort* ).

## SCÈNE VI.

BERTRAND, DURIVAGE.

DURIVAGE, *avec un air satisfait.*

J'ai parbleu bien dormi ! il doit être tard.

BERTRAND, *tirant sa montre.*

Monsieur, il est neuf heures deux tiers.

DURIVAGE.

Vous ne pouvez vous imaginer, mon cher Bertrand, tout  
le plaisir que m'a causé la soirée d'hier.

BERTRAND, *à part.*

Il y aura bientôt de la baisse.

DURIVAGE.

*Air : Ah ! que je sens d'impatience.*

Mon ami, quelle jouissance  
Éprouve un maître de maison !  
Tout s'anime par sa présence,  
Il est le roi de son salon.  
Comme chacun s'empresse,  
Le frotte, le caresse,  
Tous les traits sont joyeux,  
Les cœurs heureux.

Il entend mainte femme aimable  
S'écrier : ce bal est charmant !

A ce compliment,  
Il est enchanté,  
Il est transporté,  
Et puis pour bouquet,  
On passe au banquet ;  
Viennent les couplets

En son honneur tournés exprès.

Le lendemain on les trouvera peut-être détestables, sans sel,  
sans grâce, qui sait ? peut-être même sans rimes, mais,

A table,

A table,

Ils sont toujours parfaits !

BERTRAND.

On n'a pas manqué de boire à votre santé ?

DURIVAGE.

J'y ai fort bien répondu ; ma joie avait besoin de se répandre :  
songe donc, mon vieux camarade, que mon Amélie va se marier ;  
le jeune Blainville, bon négociant de Nantes, a tout ce qu'il faut pour faire son bonheur. Rendre heureuse une fille qu'on adore, avoir un fils de plus, quel moment délicieux pour un père !

BERTRAND, *à part.*

Ah ! s'il connaissait le cours de la place !

DURIVAGE.

Dites-moi, Bertrand, croyez-vous que dans le salon de jeu on se soit autant amusé ? je tiens à ce que chacun fasse chez moi ce qui lui convient.

BERTRAND.

Je ne sais pas si tout le monde s'est bien diverti, mais quant à moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on trouve à l'écarté.

DURIVAGE.

Mon fils en a pris le soin, c'est le jeu des jeunes gens.

BERTRAND.

Et pendant ce temps là, vous et moi nous étions obligés de les remplacer auprès des danseuses ; il y a cinquante pour cent de perte pour ces dames.

DURIVAGE.

Air : *Des filles à marier.*

C'est vraiment une extravagance  
Inconnue au siècle passé,

Le fils au jeu lorsque son père danse,  
C'est bien le monde renversé!

BERTRAND.

Par cette mode, et la blonde et la brune  
Sont dans nos bals réduites aux papas,  
Les jeunes gens y perdent leur fortune,  
Les belles y perdent leurs pas.

DURIVAGE.

Que voulez-vous? à vingt-cinq ans beaucoup de jeunes gens sont des hommes faits.

BERTRAND.

Trop faits, gâtés avant d'être mûrs.

DURIVAGE.

Vous êtes bien sévère, mon cher Bertrand. Par exemple je n'ai qu'à me louer de mon fils : je lui donne tous les mois vingt-cinq louis pour ses petites dépenses, ils lui suffisent amplement. Puis-je trouver mauvais qu'il joue avec ses amis pour s'amuser un moment?

BERTRAND.

Pour s'amuser? oh! ce n'est pas pour s'amuser que ces messieurs jouent.

DURIVAGE.

Comment! mon fils aurait souffert qu'on jouât gros jeu chez moi?

BERTRAND.

Lui même en a donné l'exemple.

DURIVAGE.

Serait-il vrai?

BERTRAND.

Vous me forcez à vous dire ce que je voulais vous taire. Armand était levé de bonne heure, il m'a confié lui-même qu'il a perdu cette nuit tout son argent, et deux cents louis qu'on lui a prêtés.

DURIVAGE.

Deux cents louis!

BERTRAND.

Mais je n'ai point ouvert de crédit; j'ai fermé ma caisse, et dans ce moment il cherche des expédiens.

DURIVAGE.

Que m'apprenez-vous? après avoir perdu ce qu'il ne possédait pas, mon fils irait de porte en porte essayer des refus;

des humiliations!.. Pourvu qu'il n'ait pas voulu réparer sa perte, en entrant dans une de ces maisons...

BERTRAND.

Il en est incapable.

DURIVAGE.

Je l'espère!

*Air : Restez, restez troupe jolie.*

Il sait dans quel péril nous jette  
La seule approche d'un tel lieu,  
Il sait comment un grand poète  
Nous peint une maison de jeu :  
» Il est trois portes à cet antre,  
» L'espoir, l'infamie et la mort ;  
» C'est par la première qu'on entre,  
» C'est par les deux autres qu'on sort.

BERTRAND.

Ah! ça, quel parti allons-nous prendre, le laisserons-nous déposer son bilan?

DURIVAGE.

Je veux, pour première punition, qu'il me fasse l'aveu de sa faute ; cette humiliation, pour un jeune homme dont le cœur est honnête, vaut mieux pour le corriger que l'aigreur de mes reproches.

BERTRAND.

Je crois que le calcul est bon, mais, monsieur, je l'entends.

DURIVAGE.

Je vais composer mon visage, je ne veux pas qu'il puisse soupçonner que je suis instruit.

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, ARMAND, *entrant sans voir personne.*

ARMAND.

*Air : Du château de mon oncle.*

On n'a pas, je le soutien,  
Un malheur égal au mien,  
Mes amis m'ont vingt fois  
Oùvert leur bourse autrefois,  
Et contraint d'en prôner,  
Quand je vais solliciter  
Aujourd'hui  
Leur appui,  
Aucun d'entr'eux n'est chez lui!

Dorlis à sa terre  
Est avec son frère,  
Saint-Albin,  
Ce matin,  
Enterre un riche cousin,  
Florimont pour dette  
Fait une retraite,  
Et Préval,  
Et Dorval,  
Tous deux sont eucoré au bal!  
On n'a pas, je le soutien, etc.

BERTRAND, à part.

Il paraît que le jeune homme reste à découvert.

DURIVAGE, à part.

Ah! mon fils, dans tous vos amis, vous n'oubliez que moi, c'est bon. (*haut à Armand*). Comment! te voilà déjà levé? je ne te croyais pas si-matinal. (*d'un ton ironique pendant toute la scène*). Quelle grande affaire t'a fait sortir de si bonne heure?

ARMAND.

J'ai été voir quelques amis, mon père.

DURIVAGE.

Qui sont malades peut-être? je vois avec plaisir l'attachement que tu as pour eux. Ceux que tu m'as présentés hier m'ont paru d'un ton parfait, le colonel Valcour surtout.

ARMAND.

Il est très-gai.

DURIVAGE.

C'est vrai; de plus il est cousin de ton futur beau-frère; il faut les inviter tous à la noce de ta sœur, je veux donner un nouveau bal: tâche seulement que Bertrand et moi nous ne dansions pas trop, à notre âge cela essouffle.

ARMAND.

Amélie sera donc bientôt mariée, mon père; avez-vous fixé le jour?

DURIVAGE.

Sans doute, mais tu ne me fais pas cette question sans motif. Tu lui ménages quelque surprise.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Tu veux céder au plus aimable usage,  
Et pour prouver ta tendresse à ta sœur,  
Frère attentif, le jour du mariage,  
Mettre à ses pieds quelque présent flatteur.

En disposant de tes économies,  
Sans calculer, mon fils tu pourrais bien.  
Par amour propre avoir fait des folies,  
Et je suis sûr qu'il ne te reste rien.

ARMAND, à part.

Il ne croit pas si bien dire.

BERTRAND, à part.

Il se connaît en budget.

DURIVAGE.

Cependant tu aurais eu tort de ne rien garder, car le mariage de ta sœur me force à beaucoup de dépenses, et je pourrais bien te faire attendre un peu la pension que je te fais pour tes menus plaisirs.

BERTRAND, à part.

Il aurait plutôt besoin qu'on lui avançât le semestre.

DURIVAGE.

Ah ça, ton beau-frère arrive demain ou après, il faut que je fasse préparer son appartement; Bertrand suivez-moi.

ARMAND.

Mon père, je voulais vous dire...

DURIVAGE.

Je devine ce dont tu veux me parler... ta toilette! commande tout ce que tu voudras avec ton argent.

Air: *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Ou: *Air nouveau de M. Garcia.*

Il ne s'agit pas de ménager;

La toilette

Doit être complète;

Au bon goût pour ne pas déroger,

Appelle Thomassin et Léger.

Fais tailler, fais couper à ton aise,

Choisis le drap le plus fin,

Enfin,

Si tu veux que ton habit me plaise,

Bon Français,

Ne parais pas Anglais.

ARMAND.

Mais, mon père...

DURIVAGE.

ENSEMBLE.

Prends l'habit le plus neuf, le plus frais,

Ta toilette

Doit être complète.

De la mode suis les arrêts,

Mais,

Bon Français ,  
Ne parais pas Anglais.

ARMAND, à part.

ENSEMBLE.

Mon père ne sait pas mes secrets,  
Et de ma toilette,  
Il s'inquiète,  
Mais je voudrais,  
Pour mes intérêts,  
Qu'il songeât à faire d'autres frais.

(*Durivage et Bertrand sortent*).

## SCÈNE VIII.

ARMAND, seul.

Il faut avouer que mon père choisit un singulier moment pour me plaisanter. Je suis dans le plus grand embarras, le colonel peut arriver à tout moment.

(*Amélie entre sans être aperçue et entend ces derniers mots*).

## SCÈNE IX.

ARMAND, AMÉLIE.

AMÉLIE, à part.

Que dit-il du colonel ?

ARMAND.

Oui, l'honneur parle, il trace ma conduite, et aucune considération ne m'empêchera de remplir mon devoir. (*Il aperçoit Amélie*). Que fais-tu là, ma sœur ?

AMÉLIE.

Tu le vois, je t'écoutais. L'honneur !... mon pressentiment ne m'a donc point trompée... le colonel !... il t'a écrit ce matin, j'ai aperçu son chasseur et tu es sorti aussitôt.

ARMAND.

Une affaire fâcheuse...

AMÉLIE.

Ah ! te voilà engagé dans un duel ; sans m'avoir consultée encore ! eh bien ! monsieur, c'est égal.

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

En tous lieux je suis tes pas,  
Et ce terrible adversaire



( 17. )

Trouvera dans cette affaire,  
Un témoin qu'il n'attend pas.  
Tous les deux je vous sépare,  
De vos armes je m'empare,  
Nous verrons si le barbare,  
Bravant mes cris ; mon effroi,  
Mes prières et mes larmes,  
Lorsque j'aurai pris ses armes,  
Voudra se battre avec moi.

ARMAND.

Calme-toi, ma chère amie.

AMÉLIE,

Je suis sûre que c'est Valcour qui a tous les torts.

ARMAND.

Il n'en a aucun.

AMÉLIE.

C'est fort joli de votre part, au moment de mon mariage  
me faire un pareil chagrin ! mais je cours avertir papa...

ARMAND, *l'arrêtant.*

Amélie, tu vas me perdre.

AMÉLIE.

Lui dire que tu as eu une querelle terrible...

ARMAND.

Je te jure que je ne vais point me battre.

AMÉLIE.

Vrai ?

ARMAND.

Écoute, pour te rassurer, je te dirai toute la vérité.

AMÉLIE.

Ne me trompe point, Armand.

ARMAND.

J'ai joué cette nuit, j'ai perdu une assez forte somme que  
le colonel m'a prêtée. Il m'a écrit pour être remboursé au-  
jourd'hui, mais cela m'est impossible.

AMÉLIE.

Quoi ! ce n'est qu'un peu d'argent ?..

ARMAND.

Un peu n'est pas le mot.

AMÉLIE.

Voyons donc, que puis-je faire ? quelle somme te faut-il ?

ARMAND.

Deux cents louis.

*L'Écarté.*

AMÉLIE, *tristement.*

Deux cents louis, c'est beaucoup trop pour ma bourse.

ARMAND.

Le temps me presse, j'attends le colonel. Si je pouvais le satisfaire tout de suite, d'ici à deux ou trois jours, je trouverais la somme, et mon père aurait tout ignoré.

AMÉLIE.

Mais si tu parlais à monsieur Bertrand ?

ARMAND.

Lui ? intraitable. C'est une vraie figure d'arithmétique qui semble dire à tout le monde : voilà votre compte !

AMÉLIE.

Eh bien ! je vais parler à mon père.

ARMAND.

Garde-t'en bien ; pour un pareil motif il n'a jamais d'argent.

AMÉLIE.

*Air : Un mari voudra-t-il de moi.*

Il me reste un autre moyen :  
Tout simplement je vais lui dire  
Que de sa part je voudrais bien  
Recevoir un beau cachemire.  
Oui, ce projet réussira,  
A mon amour pour la parure,  
Asement mon père croira,  
Il est si bien dans la nature !

ARMAND.

Tu n'y songes pas, ma bonne Amélie, faire une pareille demande au moment où tu viens de recevoir des présents de noce.

AMÉLIE.

Des présents... ah ! quelle idée !.. Armand, Armand, j'ai un écrin.

ARMAND.

L'écrin que ta donné Blainville ?

AMÉLIE.

Mon mariage ne se fait que dans quelques jours, tu auras le temps de me le rendre, et je te promets le plus profond secret.

ARMAND.

Non, je ne puis consentir...

AMÉLIE, *tendrement.*

Est-ce que tu n'en ferais pas autant pour moi ?

ARMAND.

Je puis te compromettre.

AMÉLIE.

Je le veux, je l'exige. Viens, suis-moi... mais un moment, attends que j'appelle quelqu'un... Joseph ! Joseph !

### SCÈNE X.

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH.

Mam'zelle ?

AMÉLIE.

Attends-moi ici, dans un instant j'aurai besoin de toi ; ne bouge pas.

JOSEPH.

Mam'zelle, ça n'est pas difficile.

*( Ici on voit Bertrand qui fait signe à Joseph de sortir un moment, qui lui parle et lui donne de l'argent ).*

ARMAND.

*Air : Du pauvre Di'able.*

Aimable sœur, jamais je n'oublierai  
Ce beau trait d'un cœur noble et tendre.

AMÉLIE.

Oui, mais, monsieur, plus tard je gronderai,  
Vous ne perdrez rien pour attendre.

A Lafontaine, ici j'ai dû songer,  
Ses leçons enchaînent ma langue,  
Mais vous traict aujourd'hui de danger,  
Demain je ferai ma harangue.

ARMAND.

Aimable sœur, jamais je n'oublierai  
Ce beau trait d'un cœur noble et tendre ;  
A tes conseils plus tard je céderai,  
Je suis tout prêt à les entendre.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Pour te sauver d'un péril assuré,  
Je cède à l'élan d'un cœur tendre,  
Mais comptez bien que je vous gronderai,  
Vous ne perdrez rien pour attendre.

*( Ils sortent tous les deux ).*

SCÈNE XI.

JOSEPH, seul, *il est entré à la fin du couplet.*

Oh ! il y a du mic-mac, c'est sûr, il y a du mic-mac, et puis M. Bertrand qui me donne ces deux pièces pour venir lui dire tout ce qu'on me dira... ah ! faut que j'obéisse, c'est dit.

*Air : Dans la chambre où naquit Molière.*

Par mon zèl' je veux m' montrer digne  
De tout c' qu'il m'a dit d'obligeant ;  
De lui j'ai reçu ma consigne,  
De plus, j'ai reçu son argent.  
On n' dira pas pour me fair' niche,  
Que d' ben des gens j' partage l' tort ;  
Ils sont toujours pour le plus fort,  
Moi, j' suis toujours pour le plus riche.

SCÈNE XII.

JOSEPH, AMÉLIE, *accourant et cachant un écrin avec son mouchoir.*

AMÉLIE.

C'est aujourd'hui, mon cher Joseph, qu'il faut me prouver ton zèle et ta discrétion.

JOSEPH, *à part.*

Ah ! ça, tout le monde veut donc que je sois discret.

AMÉLIE.

Prends cette boîte, et va la porter sur le champ à l'adresse que voici.

JOSEPH,

Je sais, je sais,

AMÉLIE.

Tu n'auras rien à dire, cette note de mon frère explique tout, et tu lui apporteras promptement l'argent qu'on te remettra.

JOSEPH.

Mam'zelle ?

AMÉLIE.

Eh ! bien ?

JOSEPH.

S'il vous était égal de donner cette commission à un autre ?

AMÉLIE.

Non , non , je ne puis la confier qu'à toi.

JOSEPH , à part.

• Qu'à moi , est-elle assez gentille ? sans les deux pièces de cinq francs que monsieur Bertrand m'a données... ( *Il les montre et les remet dans sa poche de côté* ).

AMÉLIE.

Ainsi va vite.

JOSEPH.

Vous y tenez donc ? c'est que j'ai peur que vous ne trouviez pas votre commission bien faite.

AMÉLIE.

Je connais ton intelligence et je saurai la récompenser.

Air : *De la cavatine du Bouffe.*

Compte sur mes largesses  
Pour toi.

JOSEPH.

Comptez sans ces promesses  
Sur moi ;  
Je suis payé d'avance ;  
Déjà,  
Mam'zèll' mia récompense,  
Est là.

( *Il met la main sur sa poche de côté, Armand entre vers la fin du couplet* ).

### SCÈNE XIII.

AMÉLIE , ARMAND.

AMÉLIE.

Mon frère, tout est convenu , Joseph te remettra ce qu'il te faut , tu n'as plus rien à craindre. Oh ! que je suis contente ! que je suis contente ! ( *Elle sort en sautant* ).

### SCÈNE XIV.

ARMAND , seul.

Je respire ! maintenant le colonel peut venir , je n'ai plus à craindre de rougir devant lui.

Air : *Mon Galoubet.*

Ou : *Air nouveau de M. Doche.*

Il faut payer, (*bis*).  
Dette du jeu soudain s'acquitte,  
A l'usage il faut se plier ;  
Pour savoir, réglant sa conduite,  
Garder son argent par la suite,  
Il faut payer.

Il faut payer,  
Pour apprendre dans cette vie,  
Le chemin qu'on doit se frayer ;  
Puisque la jeunesse étourdie,  
Doit un tribut à la folie,  
Il faut payer.

## SCÈNE XV.

ARMAND, VALCOUR.

VALCOUR.

Je suis désolé, mon cher Armand, de vous réclamer sitôt la petite somme que je vous ai prêtée hier.

ARMAND.

Comment donc ! j'allais vous l'envoyer.

VALCOUR.

Cela ne vous gêne pas ?

ARMAND.

Du tout.

VALCOUR.

Je le crois bien, le fils d'un riche négociant !

ARMAND, *à part.*

Et Joseph qui ne revient pas !

VALCOUR.

Cet argent me faisait faute. Je fais depuis un mois un cours complet de galanterie, d'attentions fines... vous avez entendu parler de madame de St.-Julien ?

ARMAND.

Cette jeune veuve dont personne n'a connu le mari ?

VALCOUR.

Femme céleste ! elle est très-désintéressée, mais je ne sais pas, les prévenances, les hommages, les loges louées, le sentiment et les bouquets, tout cela me ruine.

ARMAND.

Je le conçois.

VALCOUR.

Pendant la paix , ce qu'un officier a de mieux à faire , c'est d'égayer ses loisirs.

ARMAND.

Rien de plus naturel.

VALCOUR.

*Air : Du vaudeville de la Petite sœur.*

Jadis pour des exploits fameux ,  
Mes armes étaient toujours prêtes ;  
Aujourd'hui je borne mes vœux  
A voler à d'autres conquêtes,  
A d'autres conquêtes.  
De plaisirs , de galans tributs ,  
Mon âme active est occupée ,  
C'est à l'écharpe de Vénus ,  
Que j'ai suspendu mon épée ,  
Mon épée.

ARMAND , à part.

Et Joseph ! Joseph !

VALCOUR.

Par exemple , aujourd'hui j'ai des projets charmans , la journée sera délicieuse , il faut absolument que vous soyez des nôtres.

ARMAND.

Au moment du mariage de ma sœur , il m'est impossible de sortir.

VALCOUR.

Ah ! tant pis !

*Air : De la walse du Comédien de Paris.*

Il est midi , c'est l'instant où commence  
Le cercle heureux de nos plaisirs du jour ,  
Qu'ils viennent tous charmer notre existence ,  
Que chacun d'eux nous captive à son tour.

Chez Tortoni nous faisons grande chère ,  
Et nous lisons dans nos journaux discrets ,  
Qu'en Orient on peut avoir la guerre ,  
A moins pourtant qu'on ne signe la paix.

Puis vers le tir je fais une échappée ,  
Et chez Lepage où je ne suis pas neuf ,  
Du premier coup j'abats une poupée ,  
Et dans le rond je mets huit fois sur neuf.

Nous arrivons au lever de Rosine,  
Elle choisit un négligé charmant,  
Et près de nous amazone lutine,  
Sur un coursier s'élançe lestement.

Soudain au bois où ma bête est connue,  
Nous jouissons de l'éclat d'un beau ciel,  
Puis de Saint-Cloud nous prenons l'avenue,  
Et nous dinons sagement chez Griel.

Nous revenons par les Champs-Élysées,  
Et si Beaujon n'offre pas ce soir là  
Ses grands combats, dédaignant ses fusées,  
Nous allons voir la Lampe à l'Opéra.

Dans une loge on confine la belle,  
Puis on s'en va, pour se désennuyer,  
De la journée apprendre la nouvelle,  
Savoir le cours et médire au foyer.

Mais le spectacle à minuit se termine,  
De mon cocher l'écho redit le nom,  
Quand nous avons reconduit ma Rosine,  
Jusqu'au matin je redeviens garçon.

A Frascati je vais risquer la chance,  
Et si j'y gagne au gré de mes désirs,  
Demain encor charmant notre existence,  
Nous parcourons un cercle de plaisirs.

ARMAND.

Tout cela est fort séduisant sans doute, mais je ne compte pas sortir, mon père a besoin de moi.

VALCOUR.

A la bonne heure, mais je ne sais, vous m'écoutez à peine, vous avez l'air inquiet.

ARMAND.

Non, je suis impatient, mon domestique a été chercher de l'or, et il n'arrive pas. Ah! le voici.

## SCÈNE XVI.

Les Mêmes, JOSEPH.

( *Armand court à lui, prend les deux rouleaux qu'il tient, et les remet au colonel* ).

ARMAND.

Nous voilà quittes, colonel.

JOSEPH, à part.

Il faut absolument que je lui parle. ( *à mi-voix, à Armand* ).  
Monsieur, je voulais vous dire...



ARMAND.

Silence !

JOSEPH.

C'est qu'il faut que vous sachiez...

ARMAND.

Mais laisse-moi donc tranquille.

VALCOUR.

Qu'est-ce qu'il vous veut donc cet homme ?

ARMAND.

C'est un bavard.

••

JOSEPH, *à part.*

Ah ! je suis un bavard... eh ! bien , je ne dirai rien.  
( *Il sort.* )

## SCÈNE XVII.

ARMAND, VALCOUR.

VALCOUR.

Ah ! ça , cependant , si cela vous gênait trop ?

ARMAND.

Point du tout , c'est une bagatelle.

VALCOUR.

Oh ! je ne le garderai pas longtemps , mais je tiens à le dépenser avec vous.

ARMAND.

Je vous ai dit que cela m'était impossible.

VALCOUR.

J'en suis désolé , je me faisais une fête de vous avoir dans cette partie de plaisir... qui a son côté vraiment utile.

Air : *Ma mère m'a donné un mari.*

Aux usuriers de tout pays

Je donne

Une leçon très-bonne,  
Dépenser son or entre amis,  
C'est en doubler gaiement le prix.

Les voleurs que l'on craint toujours,  
Ne prennent pas l'argent qu'on mange ;  
Si je gardais le mien deux jours,  
Je croirais que je me dérange.

Aux usuriers , etc.

De maint joueur imprévoyant,  
Je suis en tout la loi commune,  
Il peut avoir beaucoup d'argent,  
Mais il n'a jamais de fortune.

ARMAND, *à part.*

Je me souviendrai de l'avis,  
La leçon qu'il me donne  
Est bonne,  
C'est à mes dépens que j'appris,  
Que l'argent perdu vaut son prix.

ENSEMBLE.

VALCOUR.

Aux usuriers de tout pays,  
Je donne,  
Une leçon très-bonne,  
Dépense son or entre amis  
C'est en doubler galement le prix.

( *En sortant et à la cantonnade* ).

Vous avez beau dire, je ne renonce pas tout-à-fait au plaisir de vous avoir avec nous.

### SCÈNE XVIII.

ARMAND, *seul.*

Quelle tête ! il y a pourtant là de quoi faire des réflexions morales... quand je pense que l'écrin de ma sœur va servir à payer de pareilles folies...

### SCÈNE XIX.

Le Même, DURIVAGE, BERTRAND.

DURIVAGE, *une lettre chiffonnée à la main.*

Bertrand, avez-vous fait prévenir ma fille ?

BERTRAND.

Oui, monsieur, elle va venir dans l'instant.

ARMAND.

Ah ! mon dieu, mon père, comme vous avez l'air soucieux et préoccupé !

DURIVAGE.

Oui, je viens de recevoir une nouvelle...

ARMAND.

Quelque faillite. On aurait abusé de votre bonne foi ?

DURIVAGE.

Oui , mon fils.

*Air : De Julie , ou le Pot de fleurs.*

J'en conviens , j'étais loin de craindre  
Le malheur qui m'accable ici ,  
Car celui dont je dois me plaindre ,  
Était pour moi plus qu'un ami.  
Aveuglé par mon imprudence ,  
En lui j'avais mis mon espoir ,  
Aujourd'hui pouvais-je prévoir  
Qu'il tromperait ma confiance ?

ARMAND , *à part.*

Que veut-il dire ?

## SCÈNE XX.

Les Précédens , AMÉLIE.

AMÉLIE , *avec gaieté.*

Mon père , vous m'avez fait demander ; je serais venue vous embrasser depuis longtemps , si je n'avais craint de troubler votre sommeil.

DURIVAGE.

Bonne Amélie !

AMÉLIE.

Pour moi , j'avais besoin de repos , car hier au bal je n'ai pas quitté la place.

DURIVAGE.

Voilà comme on se fait mal.

AMÉLIE.

C'était le devoir d'une maîtresse de maison.

*Air :*

Je ne pouvais m'en dispenser ;  
Tandis que d'autres demoiselles ,  
A notre bal n'ont pu danser ,  
Chacun me priait au lieu d'elles.  
La politesse m'ordonnait ,  
Faisant les honneurs à la ronde ,  
D'accepter quand on m'invitait ,  
Et de danser pour tout le monde.

BERTRAND.

Mademoiselle a dansé dix walses , douze anglaises et vingt-deux contredanses. Total quarante-quatre , j'en ai fait le montant.

DURIVAGE.

Laissons cela , ma fille ; il s'agit d'une affaire plus sérieuse : c'est devant ton frère et notre ami Bertrand que je veux t'annoncer une triste nouvelle.

AMÉLIE.

Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez.

DURIVAGE.

Je croyais , Amélie , avoir assuré ton bonheur en te donnant un époux , mais il faut renoncer à ce mariage.

AMÉLIE.

Que me dites-vous là ?

DURIVAGE.

Monsieur Blainville m'écrit qu'il rompt ses engagements et retire sa parole.

AMÉLIE.

Il retire sa parole !

ARMAND.

Sans en donner aucun motif ?

DURIVAGE.

Aucun.

ARMAND.

Souffrirez-vous , mon père , qu'il fasse cet affront à votre famille ?

DURIVAGE.

Il me suffit de ne l'avoir pas mérité.

ARMAND.

Ce n'est point assez... il m'en rendra raison !

DURIVAGE.

( *A part* ). Bien ! très-bien ! (*haut* ). Que dites-vous , monsieur ?

ARMAND , *impétueusement*.

Oui , monsieur Blainville , nous nous verrons de près !

DURIVAGE.

( *A part* ). Je suis tenté de lui sauter au cou. (*avec une sévérité feinte* ). Je vous le défends , Armand , c'est bien assez que mon Amélie éprouve uu chagrin que je n'ai pu lui épargner , sans que j'expose encore les jours de mon fils ,

BERTRAND ,

Oui , jeune homme , calculez les suites !

DURIVAGE.

Compromettre votre sœur , y pensez-vous ?

Air : *Armé d'un tyrsa et d'une coupe.*

Le silence est la loi du sage,  
Fuyons un éclat indiscret ;  
Publier un pareil outrage ,  
C'est doubler le mal qu'il a fait.  
De l'écueil que je vous signale,  
Craignez le prestige trompeur ,  
Ce n'est jamais par le scandale,  
Qu'on peut arriver à l'honneur.

ARMAND.

Mais enfin quel parti prendre ?

DURIVAGE , *appuyant sur les mots.*

Vous , mon fils , méprisez la conduite de Blainville ; et toi ,  
ma fille , renvoie l'écrin qu'il t'a donné.

AMÉLIE.

Mon écrin ?

BERTRAND , *à part.*

Hem ! la faillite va se déclarer.

AMÉLIE , *avec dépit.*

Oh ! sûrement il mérite bien qu'on le lui renvoie tout de  
suite.

DURIVAGE..

Eh bien ! qu'attends-tu ?

AMÉLIE.

Rien , j'y vais , mon père , j'y vais. (*à mi-voix à son frère*).  
Armand , qu'avons-nous fait !

ARMAND , *à part.*

Je souffre le martyre.

DURIVAGE , *à Amélie.*

Après ce qui s'est passé , tu ne peux le garder.

AMÉLIE.

Certainement. Armand , viens-tu ?

DURIVAGE.

Qu'as-tu besoin de ton frère ?

AMÉLIE , *troublée.*

Ah ! vous avez raison... c'est que... c'est que...

DURIVAGE , *à Armand.*

N'importe , puisque votre sœur le désire , allez , monsieur ,  
allez.

BERTRAND, *à part, montrant l'écrin.*

Ils seront bien habiles s'ils le trouvent.

DURIVAGE, *à mi-voix.*

Voyez-vous, Bertrand, dans quel embarras ils sont tous les deux.

BERTRAND, *à mi-voix.*

Comme une maison qui va suspendre ses paiemens.

DURIVAGE.

Ces pauvres enfans ! ils ne savent à quoi se décider.

BERTRAND.

Leur papier perd terriblement sur la place.

DURIVAGE.

Les voilà qui s'approchent.

BERTRAND.

Tenez ferme.

DURIVAGE.

Eh bien ! ma fille, est-ce que tu as déjà renvoyé l'écrin ?

AMÉLIE.

Mon père...

ARMAND ET AMÉLIE, *ensemble.*

*Air : A l'âge heureux de quatorze ans.*

*Ou : Air nouveau de M. Doche.*

Bientôt vous-allez nous juger ;  
Vers vous notre cœur nous entraîne,  
Et tout près de vous affliger,  
Nous éprouvons la même peine.  
Qu'entre nous deux en même temps,  
Votre indulgence se divise,  
Pardonnez à vos deux enfans,  
La faute qu'un seul a commise.

DURIVAGE.

Une faute !

ARMAND.

C'est moi qui suis le seul coupable.

AMÉLIE.

Ne le grondez pas, c'est moi qui l'ai voulu.

DURIVAGE.

Quoi!..

VALCOUR, *dans la coulisse.*

*Air : Allons tous chez M. Girard.*

Allons, gai ! ( *bis* ). faisons en ces lieux,  
Éclater ( *bis* ). mes transports joyeux,

Répondez , ( *bis* ) , à l'appel heureux  
Des plaisirs et des jeux.

SCÈNE XXI et dernière.

DURIVAGE , BERTRAND , AMÉLIE , ARMAND ,  
VALCOUR.

VALCOUR.

Chef des étourdis,  
J'ai su dans Paris,  
Faire mainte recrue,  
Venez donc, Armand,  
Car du régiment,  
Je passe la revue.

Allons gai..

DURIVAGE , *l'interrompant.*

Pardon , monsieur , mais dans ce moment c'est moi qui ré-  
ponds pour Armand.

BERTRAND , *à part.*

Et qui répond , paie.

ARMAND , *avec un peu d'humeur.*

Il me semble , colonel , que j'avais refusé assez positive-  
ment.

VALCOUR.

Je vois que vous êtes en conseil de famille. Ah ! pardon , je  
me retire.

DURIVAGE.

Non , monsieur , un parent de monsieur Blainville n'est pas  
de trop ici.

AMÉLIE , *à part.*

Pauvre Armand !

DURIVAGE.

Achevez , mon fils , l'aveu que vous avez commencé.

ARMAND , *avec entraînement.*

Eh bien ! mon père , cette nuit je jouais à l'écarté ; entraîné  
par la chaleur des paris , j'ai emprunté à monsieur le colonel  
deux cents louis...

VALCOUR.

Que vous m'avez rendus , et qui seraient bien à votre service  
si je les avais encore.

ARMAND.

Il fallait m'acquitter , j'ai eu recours à ma sœur.

DURIVAGE , *avec une colère feinte.*

A votre sœur , oui , monsieur , je le sais.

AMÉLIE.

Ne le grondez donc pas , c'est moi qui lui ai proposé mes diamans.

*Air : Du dieu des bonnes gens.*

D'un étourdi, devenant la complice,  
Et le forçant d'accepter mon appui,  
J'ai par un faible sacrifice,  
Réparé sa perte aujourd'hui.  
Mais si le cœur du père le plus tendre  
Restait fermé pour mon frère éperdu,  
Ah ! je le sens, nul ne pourrait lui rendre  
Ce qu'il aurait perdu.

VALCOUR.

Ma foi ! mon cher , vous avez là un joli avocat.

DURIVAGE.

Armand , je vous sais gré de votre sincérité , je n'ai plus qu'une seule observation à vous faire.

*Air : L ancienne France eut Fabert , Catinat. ( de Pierre , Paul et Jean ).*

Que je le plains ce jeune homme indiscret  
Qui livre au jeu son âme tout entière !  
Pour lui les arts , l'amour n'ont plus d'attrait,  
Il ne voit plus un ami dans son père.  
Et sa fortune et même son bonheur ,  
Sont immolés à ce cruel délire ;  
Heureux ! encore si plus tard il peut dire :  
Tout est perdu , tout excepté l'honneur.

Mais vous avez affligé votre sœur , c'est à vous à la consoler.

ARMAND.

Comment ?

DURIVAGE.

Rendez-lui son écrin.

ARMAND.

Mais , mon père...

DURIVAGE.

Adressez-vous à monsieur Bertrand.

BERTRAND , *donnant l'écrin à Armand.*

Oui , monsieur , j'étais la caisse des consignations et voilà le dépôt.



DURIVAGE, à *Amélie*.

J'ai pris un état nouveau pour moi, je me suis fait prêteur, et j'ai donné deux cents louis sur tes diamans; je ne m'en repens pas, la noble franchise d'Armand, le tendre dévouement d'Amélie pour son frère; voilà l'intérêt de mon argent.

VALCOUR.

Il est fort honnête pour quelqu'un qui n'en fait pas son métier.

AMÉLIE.

Je me marie donc toujours ?

DURIVAGE.

Eh sans doute! ma chère enfant. (*Ici Joseph paraît la serviette sous le bras*). Mais Joseph m'annonce qu'on a servi, monsieur le colonel veut-il nous faire l'honneur d'être des nôtres ?

VALCOUR.

Comment donc! un diner paternel!... j'accepte, et je crois qu'il achevera ma conversion; que ce tableau de famille a commencée.

ARMAND.

Mon père, la leçon est forte, mais j'en profiterai en n'en méritant pas une seconde.

BERTRAND.

Monsieur, je suis de compte à demi dans son repentir, et sil le faut, je fournis le cautionnement,

## VAUDEVILLE.

CHOEUR.

*Air nouveau de M. Doche.*

Ou : *Pour toujours, toujours, toujours.*

Dans nos bals que la gaité

Reprenne

Enfin son domaine,

Que la danse et la gaité,

En hannissent l'écarté.

DURIVAGE.

Air : *Que le métier des armes.* (canon de M. Kreubé),

Aux jeux chers à nos pères,

Payer un quinola,

Perdre quelques misères,

C'est un jeu que cela.

Par sa vogue assassine,

Lorsqu'en un soir morbleu!

L'Écarté.

L'Écarté nou ruine,  
Ah! ce n'est plus un jen.

VALCOUR.

Promenant mon hommage,  
Dire à Lise, à Clara :  
A toi l'amour m'engage,  
C'est un jeu que cela.  
Si la belle trop sage,  
Pour répondre à ce vœu,  
Parle de mariage,  
Ah! ce n'est plus un jeu.

ARMAND.

Ce jeune militaire,  
Que la gloire enrôla,  
Dit, courant à la guerre:  
C'est un jeu que cela.  
A l'ardeur qui l'inspire,  
Lorsqu'il s'élançe au feu,  
L'ennemi pourra dire :  
Ah! ce n'est plus un jeu!

BERTRAND.

Sans délier sa bourse,  
Dorlis achètera  
Des rentes à la Bourse,  
C'est un jeu que cela.  
Le jour de l'échéance,  
Si ça fléchit un peu,  
Payer la différence,  
Ah! ce n'est plus un jen!

AMÉLIE , *au public.*

Un-auteur plein de zèle,  
Chaque mois offrira,  
Une pièce nouvelle,  
C'est un jeu que cela.  
Du goût et du parlerre,  
Avoir toujours l'aveu.  
Vous amuser, vous plaire,  
Ah! ce n'est plus un jeu!

( *D'abord seule et ensuite reprise du chœur* ).

Mais point de sévérité,  
La morale,  
Sans scandale,  
Peut laisser en vérité,  
Jouer ici l'Écarté.

20 . II 63

F I N.